

Le livre des damnés

Charles Fort

Traduit de l'américain
par Claudie Bugnon

Texte intégral de
The Book of the Damned

Enquête sur l'étrange

JOEY CORNU
ÉDITIONS

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Fort, Charles, 1874-1932

Le livre des damnés

Traduction de: The book of the damned.

ISBN-13: 978-2-922976-09-0

ISBN-10: 2-922976-09-2

1. Météorologie - Miscellanées. 2. Astronomie - Miscellanées.
3. Curiosités et merveilles. I. Titre.

QC870.F6714 2006

001.94

C2006-941845-4

Direction de l'édition et traduction: Claudie Bugnon

Couverture, illustrations d'époque: Christine Mather

Illustrations: Isabelle Langevin

Correction d'épreuves: Isabelle Harrison

Joey Cornu Éditeur inc.

277, boulevard Labelle, C-200 • Rosemère (Québec) J7A 2H3

Tél.: 450-621-2265 • Téléc.: 450-965-6689

joeycornu@qc.aira.com • www.joeycornu.com

© 2006, Joey Cornu Éditeur inc.

ISBN 10: 2-922976-09-2

ISBN 13: 978-2-922976-09-0

Hormis la citation de courts extraits à titre d'exemples,
les droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
du présent ouvrage sont interdits, sous quelque forme que
ce soit, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur.

Dépôt légal, 2006:

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Un voyage éclairé dans l'étrange

En 1919, Charles Hoy Fort publie *The Book of the Damned* aux États-Unis et crée une vive controverse dans les milieux scientifiques. L'auteur accuse les astronomes, les météorologues, les chimistes, les paléontologues et les sociétés savantes de balayer sous le tapis la manne de faits étranges qui débordent des clôtures de notre connaissance. « Règle générale, affirme-t-il, on efface l'inadmissible. » Il se rebelle ainsi contre une discrimination qui empêche l'ouverture d'esprit et l'émerveillement de l'être humain devant les manifestations extérieures à la Terre.

Les textes de Fort ont été construits sur une montagne de 40 000 notes extraites de revues scientifiques et de journaux réputés; ont circulé alors que les concepteurs d'avion rêvaient d'altitude et que la théorie du Big Bang sommeillait encore; ont fait exploser des certitudes avant les premières bombes atomiques de 1945; ont visité des terres du ciel avant qu'Armstrong ne foule la Lune en 1969; ont évoqué la possibilité d'un déclencheur externe à la vie terrienne avant que l'on ne détecte la présence de bactéries sur des météorites martiens. Bref, Internet n'existait pas, un outil qui aurait été fort utile à l'auteur pour une tâche monumentale comme l'édification du Tādj Mahall, et qui a permis ici de corriger quelques dates et quelques noms (une indication entre []). C'est dire aussi que la commission sur les ovnis et la course à l'espace n'étaient pas encore en incubation.

Fort collectionnait les données sur les phénomènes insolites avec le plus grand sérieux du monde, comme d'autres collectionnent les timbres. Mais cela ne l'a pas empêché de faire preuve d'humour tout autant que de clairvoyance au travers de ses réflexions métaphysiques.

Bonne exploration. C.B.

Table des chapitres

1 – Si une table n'est pas une table	5
2 – Lunes bleues et soleils verts	21
3 – Pluies rouge sang et neiges noires	29
4 – Sang, chair, larves et gelée stellaire	51
5 – Matières végétales et cheveux d'ange	62
6 – Charbon, mâchefer, scories et cendres	82
7 – Averses de grenouilles et de poissons	100
8 – Pierres de foudre	123
9 – Objets modernes des temps fossiles	155
10 – Comètes-surprises	166
11 – Objets gravés, messages secrets?	178
12 – Empreintes de géants et traces de fées	197
13 – Jets de pierres et briques de glace	214
14 – Mondes nomades du système solaire	237
15 – Communications avec d'autres mondes	261
16 – Créatures des cieux	267
17 – Voisins obscurs	278
18 – Pensées en liberté surveillée	306
19 – Chutes d'oiseaux et de feuilles	310
20 – Ombre de visiteurs	319
21 – Roues et boules lumineuses	335
22 – Un objet bien étrange	347
23 – Questions de densité	349
24 – Corps lumineux insolites	357
25 – Torpilles et mondes dirigeables	363
26 – Lumières mystérieuses	369
27 – Récapitulons	375
28 – Spéculations diablement folles	383
••• Épilogue: Et ça continue	390

Chapitre 1

Là où l'auteur met la table...
Si toutefois une table est bien une table.

Un défilé de damnés.

Par damnés, j'entends les exclus.

Contempons ensemble un cortège composé de faits exclus de la Cité scientifique.

Guidés par les faits exhumés sous mes soins, des bataillons de données maudites marcheront au grand jour. Elles s'animeront sous vos yeux. Certaines sont blêmes, d'autres enflammées, d'autres encore proches de la décomposition.

Chez les bannis, des cadavres, des momies, des squelettes, agités et titubants, poussés par des compagnons damnés de leur vivant. Des géants endormis déambuleront. Puis défileront des théorèmes et des torchons, comme Euclide au bras de l'anarchie. Ici et là danseront de petites putains. Nombreux sont les respectables parmi les ridicules. Certains sont meurtriers. Il y aura des feux sournois et des superstitions dévorantes, des ombres discrètes et de vivaces malveillances. Des élans de caprice et d'amabilité. Naïveté, pédantisme, étrangeté, absurdité, sincérité et fourberie, tout cela côtoyant le profond et le puéril.

Un coup de poignard et un rire, et les mains poliment jointes pour une prière inutile.

L'au-dessus de tout soupçon, condamné malgré tout.

L'illusion d'ensemble oscille entre la dignité et l'inconduite : la voix collective lance un cri de défi, mais il convient malgré tout de garder les rangs.

L'autorité à avoir condamné ouvertement toutes ces créatures, c'est la Science dogmatique.

Malgré cela, elles avanceront.

Les catins se dandineront, les phénomènes surprendront et les clowns bouffonneront. Mais la procession gardera son cours, impressionnant défilé d'intrus qui passent et repassent.

J'ai un attrait pour ces créatures qui ne menacent, ne raillent ni ne défient personne, mais qui s'organisent en bandes. Qui passent et repassent.

Donc, par les damnés, j'entends les exclus. Et par les exclus, j'entends ceux qui, un jour, excluront à leur tour.

Autrement dit, ce qui est ne sera plus, et ce qui n'est pas sera.

Mais il y a aussi ce qui n'existera jamais.

Je pense que le flux entre ce qui n'est pas et ce qui est, ou l'état que l'on appelle absurdement et avec conviction l'existence, est une succession d'enfers et de paradis; que les damnés ne le resteront pas; que le salut précède la perte. L'idée est donc qu'un jour nos pauvres hères deviendront des anges gracieux. Avant de rebrousser chemin.

• • •

Je pense aussi que tout ce qui se manifeste s'exprime au détriment d'autre chose; que ce qui se concrétise dans l'existence se rapproche davantage de l'admis que de l'exclu.

Je crois qu'il n'existe pas de différences véritables ou positives; que toutes les créatures sont comme la souris et l'insecte dans un fromage. Souris et insecte: deux choses en apparence foncièrement différentes. Elles peuvent être là, dans le fromage, une semaine ou un

mois, devenant alors toutes deux transmutations du fromage. Je pense que nous-mêmes sommes insectes ou souris, que nous sommes différentes expressions du fromage universel.

À mon avis, le rouge n'est pas vraiment différent du jaune; il n'est qu'un degré d'une radiation tout comme le jaune. Le rouge et le jaune sont par ailleurs contigus, puisqu'ils se fondent dans l'orangé.

De sorte que si, à partir de ce critère de couleur, la science devait tenter de classer les phénomènes en admettant les créatures rouges comme véritables et en excluant les jaunes sous prétexte qu'elles sont fausses ou illusoire, la démarcation serait aussi erronée qu'arbitraire; en effet, les créatures orangées, résultat de la contiguïté, seraient aussi vraies que fausses.

Continuons, car la surprise arrive.

Je pense qu'il n'existe aucun critère de classification, c'est-à-dire d'inclusion ou d'exclusion, plus pertinent que celui du rouge et du jaune.

En fonction de certains critères, la science a admis quantité de faits. Si elle n'avait pas établi ces standards, nous n'aurions pas de points de référence. La science a donc, sur la base de certaines qualités, exclu une foule de faits. Alors si le rouge est contigu au jaune, si les critères d'inclusion sont contigus aux critères d'exclusion, la science a dû rejeter des créatures proches de l'admissible. Le rouge et le jaune, qui se fondent dans l'orangé, nous permettent de caractériser les expériences, les normes, les moyens de nous former une opinion...

Autrement dit, une conviction est l'illusion folle qu'il existe des différences nettes, des termes de comparaison.

L'acte de l'intellect repose sur cette quête d'un fait, d'un critère, d'une généralité, d'une loi, d'une formule, d'une prémisse nette. Pourtant, tout ce que nous avons

réussi à admettre, c'est que certaines créatures sont évidentes. Ce que nous concluons en fait, c'est qu'elles constituent l'assise d'autre chose.

Voilà la quête, et la recherche est loin d'avoir abouti. Pourtant la science a agi, statué, tranché et condamné, à croire que nous sommes parvenus à comprendre.

Qu'est-ce qu'une maison?

À défaut de différences positives entre les créatures, il est impossible de véritablement définir quoi que ce soit.

Une grange est une maison, à condition qu'elle soit habitée. Si l'occupation plutôt que l'architecture donne à la maison son statut, alors un nid d'oiseau est une maison. La présence humaine n'est pas davantage le grand critère puisque nous construisons des maisons pour chien; pas plus que le matériau, puisqu'un igloo est une maison esquimaude. Un coquillage est la maison du bernard-l'ermite, et l'a été pour le mollusque qui l'a fabriquée. Autrement dit, deux choses aussi distinctes que la Maison Blanche et un coquillage sont contiguës.

Personne n'a encore réussi à dire ce qu'est l'électricité, par exemple. Ce n'est rien de vraiment distinct de la chaleur ou du magnétisme ou de la vie. Métaphysiciens, théologiens et biologistes ont tenté de définir la vie. Ils ont échoué car, sur le plan de la différence positive, il n'y a rien à définir; aucun phénomène vivant n'est entièrement étranger à la constitution chimique, au magnétisme ou aux phénomènes astronomiques.

Des îles de corail blanc dans une mer indigo.

Leur distinction, leur individualité, leur différence ne sont qu'apparence puisque ces îles sont des projections d'un même fond marin. La différence entre terre et océan n'est pas positive. Dans l'eau se trouve de la terre; et dans la terre de l'eau.

Or donc, les créatures visibles ne sont pas des choses

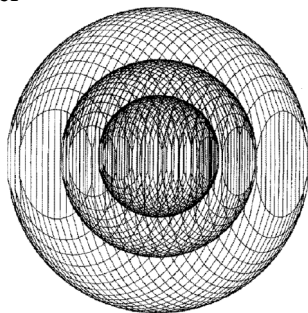
à proprement parler, mais plutôt la continuité les unes des autres, comme une patte de table n'est pas autonome, mais plutôt la projection d'un autre objet. Aucun de nous n'est une personne réelle, car physiquement nous sommes en contiguïté avec notre environnement, et psychiquement, nous sommes l'expression de notre rapport avec l'environnement.

Je considère les choses sous deux aspects :

Dans une perception moniste d'un monde issu d'une entité unique, je pense que toute créature d'apparente individualité reste un fragment, une île sans contours propres, une projection d'un continent plus vaste.

En même temps, je crois que toute créature, bien que partielle projection, tente de s'affranchir de ses relations avec cet ensemble.

J'imagine un réseau aux enchevêtrements infinis, dans lequel et par lequel toute créature apparente est une manifestation particulière, la localisation d'une tentative commune de rompre les liens et de devenir entité, de posséder une différence nette et une démarcation définitive, une indépendance – ce que l'on appellerait une personnalité ou une âme chez l'humain.



Je suis d'avis que tout ce qui tente d'établir son individualité, sa différence en tant que système, gouvernement, organisation, autonomie ou âme, ne peut y parvenir qu'en s'enfermant dans des bornes, en finissant par damner ou exclure, bref en coupant les liens avec les autres créatures.

Sans quoi, une créature ne peut se manifester.

Le processus est cependant arbitraire et ridicule, voire dangereux. Imaginons quelqu'un traçant un cercle dans la mer pour y inclure certaines vagues, décrétant que toutes les autres, pourtant contiguës, sont vraiment différentes, allant jusqu'à parier sa vie sur la notion de cette différence positive.

Je pense que notre existence est une animation à l'échelle locale d'un idéal réalisable à la seule échelle universelle.

Que le principe d'exclure est erroné puisque le banni et l'admis sont contigus; que si la sensation d'une existence perceptible est le résultat de l'exclusion, rien de perceptible n'est réel, car seul l'universel est vrai.

Dans cette quête de l'idéal ou de l'objectif, les manifestations de la science moderne me captivent en particulier. La science a exclu à tort, car il n'existe aucun critère positif qui puisse servir de repère. Et malgré ses propres pseudocritères, elle a exclu des créatures aussi légitimes que les manifestations admises.

• • •

Je pense que l'état communément appelé existence est un flux, un courant, une tentative entre le Rien et le Tout, qui se situe encore dans l'Intermédiaire.

Par Tout, je désigne ceci : équilibre, ordre, régularité, stabilité, cohérence, unité, vraisemblance, système, gouvernement, organisation, liberté, indépendance, âme, autonomie, personnalité, entité, individualité, vérité, beauté, justice, perfection, précision.

Je pense que ce que nous appelons développement, progrès ou évolution est un élan vers cet état pour lequel il existe un vocabulaire varié, mais que je baptiserai « Absolu positif ».

D'emblée, on peut rejeter cette réduction, parce que ces mots ne semblent pas synonymes; harmonie peut signifier ordre, mais indépendance, par exemple, s'éloigne de vérité, de même que stabilité ne signifie ni beauté, ni système, ni justice.

J'imagine un réseau aux enchevêtrements infinis, manifeste dans les phénomènes astronomiques, chimiques, biologiques, psychiques, sociologiques; partout il tente d'exprimer l'absolu positif à l'échelle locale. Nous désignons ces tentatives diverses par des mots différents, bien qu'elles soient seulement quasi différentes. Nous parlons de système planétaire, mais non de gouvernement planétaire. Pour un magasin et son administration, les mots peuvent s'interchanger. Il était d'usage de parler d'équilibre chimique, mais non d'équilibre social; les fausses distinctions se brisent. Tous ces mots décrivent un même état. Pour parler des concepts du quotidien ou des illusions du sens commun, ils ne peuvent pas servir de synonymes, bien évidemment. Un ver de terre n'est pas un animal aux yeux d'un enfant; il l'est cependant pour le biologiste.

Par beauté, j'entends ce qui semble achevé. L'incomplet ou le mutilé est laid.

Pensez à la Vénus de Milo; un enfant la trouverait laide. Mais un esprit qui s'affranchit des critères physiques habituels peut l'imaginer complète et belle. Une main possède aussi sa beauté. En revanche, une main abandonnée sur un champ de bataille n'a rien de beau.

Tout ce qui nous entoure est parcelle d'une créature relevant de plus vaste, et de plus vaste encore. De sorte que je ne vois pas de beauté dans le fragmentaire. Ce sont des apparences situées entre la beauté et la laideur, et seul l'universel est achevé. La beauté, c'est donc l'achevé. Une parcelle ne peut refléter la beauté du tout.

Par stabilité, j'entends l'immuable et l'inaltérable. Ce n'est certes pas l'attribut des créatures apparentes qui ne sont que des réponses à d'autres créatures. La stabilité appartient à l'universel et englobe tout. Même si certaines créatures semblent posséder un degré de stabilité enviable, elles se situent quelque part dans la gradation entre stabilité et instabilité. C'est dire que chaque être humain en quête de stabilité, qu'il s'agisse de permanence au travail, de survie ou de longévité, tente de fixer à l'échelle locale un état d'absolu réservé à l'universel.

Par indépendance, entité et individualité, je pense à une créature n'admettant aucune présence externe. S'il ne devait subsister que deux créatures à se partager un seul univers, l'indépendance, l'entité et l'individualité de l'une et de l'autre seraient compromises.

Les tentatives d'organisation, de système et de cohérence, certaines mieux réussies que d'autres, sont toutes intermédiaires entre ordre et chaos. Elles sont d'ailleurs vouées à l'échec à cause de leurs rapports avec des forces extérieures. Toutes visent la complétude. Tant que des facteurs externes influencent les phénomènes locaux, ces tentatives avorteront; l'achèvement est incompatible avec l'idée d'influences extérieures.

Donc tous ces termes sont synonymes, chacun tendant à décrire l'état que j'appelle l'absolu positif. Notre existence entière vise à atteindre cet état.

Voilà donc le paradoxe ultime: chercher l'universalité en excluant son milieu. C'est le processus commun à toutes les manifestations de toutes les sphères d'un grand réseau finalement inextricable.

Les religieux possèdent un idéal de l'âme; c'est le siège d'une entité stable et distincte, une espèce de sanctuaire. Tout le contraire d'un flot d'ondes en contiguïté

et en réaction avec l'environnement, un lieu de fusion avec une infinité de consciences interdépendantes.

Pourtant la seule créature qui ne fusionnerait pas avec une autre serait celle qui englobe tout.

La vérité est aussi l'apanage de l'absolu positif, sa quête est celle de l'absolu.

Des scientifiques se sont crus occupés à chercher la vérité, mais n'ont poursuivi que des vérités astronomiques, chimiques ou biologiques. L'ultime vérité est celle qui englobe tout; rien ne pourrait la modifier, la remettre en question ou lui faire admettre des exceptions. Elle représente le tout et l'achevé.

Par vérité, j'entends donc l'universel.

Des chimistes ont cherché la vérité et le réel; ils ont échoué car les phénomènes chimiques subissent l'influence du milieu. Toutes les lois chimiques sont truffées d'exceptions. Car la chimie est en contiguïté avec l'astronomie, la physique et la biologie. Par exemple, si le Soleil devait prendre ses distances de la Terre et que la vie humaine parvenait à subsister, nos formules chimiques si familières ne tiendraient plus la route. Il nous faudrait réécrire la chimie.

Toute tentative de découvrir la vérité dans le particulier revient à chercher l'universel à l'échelle locale.

Les artistes cherchent l'harmonie. Les pigments de couleur s'oxydent pourtant, réagissent aux influences de l'environnement, tout comme les cordes d'un instrument de musique résonnent au gré des milieux chimique, thermique et gravitationnel. Encore une fois, ce dénominateur commun des idéaux, c'est la poursuite, localement, de l'objectif réalisable uniquement à l'échelle universelle. Je suis d'avis que seul règne l'intermédiaire entre l'harmonie et le désordre. L'harmonie englobe toutes les forces.

Des peuples ont combattu avec un mot d'ordre : celui de l'individualité, de l'entité ou de la définition, l'espoir d'un peuple autonome ni subordonné ni tributaire d'un autre. Jamais n'a-t-on atteint autre chose que l'intermédiaire, l'histoire des traités en faisant foi. De tout temps, des envahisseurs et des intérêts conflictuels ont désiré l'omnipotence.

Quant aux phénomènes de nature physique, chimique, minéralogique ou astronomique, il peut sembler inusité de les personnifier et de leur prêter une quête analogue de vérité ou d'entité, mais je pense que tout objet cherche l'équilibre; que tout élan vise à l'équilibre, tend vers une plus grande réussite de l'équilibre.

Tout phénomène biologique sert l'adaptation; il n'y a pas d'activité biologique autre que celle de l'adaptation.

L'adaptation est un autre vocable pour décrire l'équilibre. L'équilibre est universel, et aucun facteur extérieur ne peut le perturber.

Je précise que le mot « exister » signifie pour moi un mouvement. Un mouvement n'est pas l'expression de l'équilibre, mais de l'équilibration, d'un équilibre à atteindre. Les métabolismes du vivant témoignent d'ailleurs des transformations requises pour une stabilisation, tout comme les pensées sont dictées par la nécessité. Exister dans notre quasi-état n'équivaut pas à occuper un statut positif, mais à manœuvrer dans un intermédiaire, entre équilibre et déséquilibre.

Alors... disons que tout phénomène dans notre état intermédiaire, ou quasi-état, constitue une tentative d'organiser, de stabiliser, d'harmoniser, d'individualiser, bref de pénétrer l'absolu positif et le réel.

L'apparence d'être représente un échec, ou plutôt un intermédiaire entre l'échec ou le succès complet.

Chaque tentative observable est déjouée par la

contiguïté, par les forces externes, ou par les exclus qui sont contigus aux élus.

Notre existence entière est une tentative du particulier de toucher à l'absolu, du local de devenir universel.

En rassemblant mes notes, mon attention se sera portée sur cette tentative manifestée aussi par la science moderne: elle a tenté d'être réelle, vraie, définitive, complète et absolue.

Compte tenu de notre quasi-état, si l'apparence d'être est le résultat d'une exclusion toujours fausse et arbitraire – puisque l'inclus et l'exclu sont contigus – l'illusion de système ou d'entité construite par la science moderne est bien cela: un quasi-système, une quasi-entité, corrompus par le même processus erroné et arbitraire qui a permis au système précédent, le système théologique encore moins réussi, de fabriquer son illusion de vérité.

J'aurai donc rassemblé dans ce livre des données que j'estime injustement exclues.

Les données des faits damnés.

J'ai fouillé les placards de la science et de la philosophie, les comptes rendus où croupissent des créatures respectables sous la poussière du dédain. J'ai joué au journaliste et j'ai creusé. Je ramène les quasi-âmes des données méprisées.

Elles se mettront à avancer.

• • •

Quant à la logique de mes réflexions, elle va ainsi:

Ici-bas, le raisonnement est gouverné par une quasi-logique. Rien n'a jamais été prouvé, car il n'y a rien à prouver.

Ce postulat aura du sens pour ceux qui acceptent la contiguïté, c'est-à-dire la fusion des phénomènes les uns

dans les autres, sans véritable démarcation. Il n'y a, en réalité, aucune créature absolue. Il n'y a donc rien dont on puisse faire la preuve.

Impossible de faire la preuve, par exemple, que telle créature est spécifiquement un animal puisque l'état animal n'est pas positivement différent de l'état végétal. Certaines manifestations de la vie appartiennent à un règne autant qu'à l'autre. Il n'existe donc aucune expérience concluante, ni norme, ni critère, ni moyen de se former une opinion. Un animal totalement distinct de l'état végétal, ça n'existe pas. Rien dont on puisse faire la preuve. Pas davantage de moyen de démontrer que le bien existe, d'ailleurs. Rien dans notre existence n'est positivement bien ni purement distinct du mal. Si le pardon est bien en temps de paix, il est malvenu en temps de guerre. Il n'y a rien dont on puisse faire la preuve. Le bien, à mon avis, est contigu au mal, en est un autre aspect.

Mon objectif est donc de considérer, tout simplement. Si je ne peux voir à l'échelle universelle, mon regard reste partiel.

Bref, jamais n'a-t-on fait la preuve de la moindre chose. Les énoncés théologiques sont tout aussi hypothétiques aujourd'hui que jadis; c'est d'ailleurs grâce à son pouvoir hypnotique que la théologie a dominé les esprits de son temps.

Les lois, les dogmes, les formules et les principes de la science matérialiste qui lui a emboîté le pas n'ont jamais été prouvés non plus, car ses observations, même si elles prétendent établir le modèle du Tout, restent locales. Néanmoins, les leaders de cette impérieuse époque ont été charmés; ils y ont cru à divers degrés.

• • •

Les trois lois de Newton, tentatives de décrire le réel et de défier le principe de contiguïté, sont aussi vaines que l'espoir de trouver l'universel dans le particulier.

Car si chaque corps observable est contigu aux autres corps, de près ou de loin, il ne peut être uniquement sensible à la force d'inertie; il est donc impossible d'établir la véritable nature de son influence. Si toutes les créatures réagissent à une infinité de forces, il est futile de chercher à définir l'action isolée de l'une d'entre elles; et si toute réaction est contiguë à sa propre action, la notion des forces équivalente et opposée repose sur du sable.

Bref, les lois newtoniennes forment trois croyances. Selon moi, les démons, les anges, les inerties et les réactions sont des créatures mythologiques.

Avouons simplement qu'en leur époque de gloire, on y croyait dur comme fer.

• • •

L'incroyable et l'absurde se mettront à avancer.

Je ferai la « preuve » de leur témoignage avec la même détermination que Moïse, Darwin ou Lyell.

• • •

Remplaçons croyance par ouverture.

Les cellules d'un embryon se métamorphosent par étapes. Je pense que l'organisme social est un embryon. Plus une idée est ancrée, plus elle se fige.

C'est dire que les croyances nous immobilisent. S'ouvrir, ne serait-ce qu'un instant, faciliterait le progrès.

Cependant, bien que j'aie choisi de remplacer la croyance par l'ouverture, mes méthodes restent classiques en ce sens qu'elles ressemblent à celles qui ont servi à construire les croyances; ce sont les moyens des

théologiens, des indigènes, des scientifiques et des enfants. Car si les phénomènes sont tous contigus, il n'existe aucune méthode vraiment différente. C'est donc avec les moyens peu concluants des évêques, des diseurs de bonne aventure, des évolutionnistes et des paysans – peu concluants car ils ne font que décrire le local – que j'aurai écrit ce livre.

C'est aussi l'expression et la marque d'une époque.

• • •

Toute science vise à définir. Rien n'est encore clairement défini, car il n'y a rien à définir.

Darwin a écrit *L'Origine des espèces par le biais de la sélection naturelle*. Il n'a jamais réussi à dire ce qu'il entendait par « espèce ».

Impossible définition. Rien n'a encore été tranché à ce sujet, et pour cause. Chercheriez-vous une aiguille inexistante dans une botte de foin imaginaire?

Par ses incursions dans l'indéfinissable, la science cherche surtout à devenir réelle.

Celui qui cherche la vérité ne risque pas de la trouver. Mais il reste néanmoins l'infime possibilité qu'il devienne lui-même la vérité.

Sous le couvert de l'enquête, la science est une pseudoconstruction, une quasi-organisation; elle aspire à trouver à l'échelle du particulier l'indépendance, l'harmonie, la stabilité, l'équilibre, la cohérence, l'entité.

Infime possibilité qu'elle y parvienne.

• • •

Notre présence est une pseudoexistence, et toutes ses manifestations contribuent à l'illusion. Mais avouons que certaines manifestations s'approchent davantage de l'absolu positif que d'autres.

Je suis d'avis que les créatures se situent quelque part dans une gradation entre le Rien et le Tout, entre l'absolu négatif et l'absolu positif; que certaines créatures semblent plus réussies que d'autres sur le plan de la cohérence, de la justice, de la beauté, de l'unité, de l'individualité, de l'harmonie et de la stabilité.

Je ne suis ni un réaliste ni un idéaliste. Je suis un intermédiaire. Je crois que rien n'est réel ni irréel non plus. Tous les phénomènes s'approchent à divers degrés des murs du Rien et du Tout.

De sorte que notre quasi-existence est un état intermédiaire entre le positif et le négatif, le réel et le néant.

Un purgatoire, en quelque sorte.

Dans cette vision réduite et sommairement brossée, j'ai omis de clarifier cette notion : le réel est un visage de l'absolu positif.

Par réel, j'entends ce qui ne fusionne pas avec autre chose, ce qui n'est pas fraction d'autre chose, une réaction ou une imitation. Par vrai héros, j'écarte celui qui serait à demi lâche, chez qui les actes et les motifs rejoindraient la couardise. Alors que dans la contiguïté toutes les créatures fusionnent, le réel est selon moi l'universel, ce qui englobe tout.

Bien que le particulier puisse se reconnaître dans l'universel, il est inconcevable de trouver l'universel à l'échelle locale. Certes, des créatures s'en approchent, et ces approximations fructueuses pourraient expliquer leur voyage de l'intermédiarité vers le réel, un peu comme – à titre de comparaison – le secteur industriel travaille à sortir du néant des inventions en apparence plus réelles lorsque fabriquées.

Le progrès, à supposer qu'il tend vers la stabilité, l'organisation, l'harmonie, la cohérence et la positivité, constitue selon moi une tentative de se réaliser.

En termes métaphysiques généraux, je pense que ce qui est communément appelé « existence » et que j'appelle plutôt intermédialité est une quasi-existence ni réelle ni irréelle, un désir de pénétrer l'existence réelle, de la fabriquer ou de s'y intégrer.

Une propension commune de figer le particulier anime le monde de l'intermédialité. La science n'y échappe pas lorsqu'elle scrute des ossements, des insectes et des bouillies de catastrophes. Si la science pouvait carrément exclure les données dissidentes pour ne conserver que l'admissible en vertu de sa quasi-organisation actuelle, elle constituerait un système aux limites nettement définies. Elle deviendrait réelle.

Son apparence de cohérence, de stabilité, de système – illusion de réel ou de positif – tient à ce qu'elle a condamné l'irréconciliable et l'inadmissible.

Tout aurait été pour le mieux.

Tout aurait été béni.

Si seulement les damnés étaient restés muets.

Chapitre 2

Quand on observe des lunes bleues
et des soleils verts.

De mémoire d'observateur, les couchers de soleil furent plus colorés et flamboyants que jamais durant l'automne de 1883, et pendant les quelques années qui suivirent. Ce fut aussi un épisode de lunes bleues.

J'imagine déjà le sourire incrédule sur certains visages à la pensée d'une lune bleue. Disons simplement que ce phénomène survenait aussi souvent en 1883 que les soleils verts.

La science se devait d'expliquer ces bizarreries. Les publications *Nature* et *Knowledge* croulèrent d'ailleurs sous le courrier. Je suppose qu'en Alaska et dans les îles du Pacifique, tous les shamans furent aussi âprement interrogés.

Il fallait penser vite.

[Entre le 26 et le 28 août] 1883, le volcan indonésien Krakatoa fit irruption. L'épouvante. Apparemment, la détonation fut entendue à plus de 3000 kilomètres à la ronde, et 36380 personnes environ périrent. Voilà un brin de laxisme de la part des gens de science de l'époque: il aurait fallu dire 4653 kilomètres et 36417 victimes. La colonne de fumée qui s'en éleva dut être visible loin dans l'espace. Exacerbée de nos cris et de nos piétinements, la Terre s'était peut-être plainte à Mars, et la sœur de prononcer une sombre incantation à notre intention.

On a dit de ces phénomènes lunaires et solaires qu'ils avaient été causés par les particules volcaniques

projetées dans l'atmosphère.

Selon tous les documents à traiter du sujet – sans exception, à ma connaissance – les manifestations atmosphériques extraordinaires de 1883 ont commencé à la fin du mois d'août ou au début de septembre.

Cela me laisse perplexe. Mais toujours est-il que ce fut l'explication retenue à l'époque.

Et pendant sept ans, les phénomènes atmosphériques persistèrent, sauf pendant un laps de quelques années. Mais où étaient donc disparues les particules?

On pourrait croire l'incident embêtant. Mais ce serait méconnaître le pouvoir de l'hypnose.

Avez-vous déjà tenté de convaincre une personne sous hypnose qu'un hippopotame n'est pas une table? La démonstration est impossible. Mais trouvez mille et un arguments pour expliquer qu'un hippopotame n'est pas une table et vous finirez par accepter que même une table n'est pas une table, qu'elle en a seulement l'air. Eh bien, c'est aussi le cas de l'hippopotame. Alors comment prouver qu'une chose n'est pas autre chose quand cette autre chose n'est pas davantage une chose. Il n'existe rien dont on puisse faire la preuve.

C'est l'une des révélations que j'ai pris soin de vous présenter auparavant. Seule une absurdité peut en contrecarrer une autre. Mais la science est le musée des absurdités accréditées. La connaissance se construit ainsi : en triant l'absurde flagrant de l'absurde accrédité.

Revenons au Krakatoa; ce fut donc l'explication fournie par les scientifiques et j'ignore quelle énormité les shamans ont pu servir de leur côté.

En partant, je souligne le penchant des sciences à nier, dans la mesure du possible, les relations de notre planète avec son environnement.

Ce livre est une collection de données sur les

relations de la Terre avec le cosmos. J'avance que les données que j'ai prises sous mon aile ont été condamnées, sans considération pour leurs mérites ou leurs vices, mais sur le postulat que notre planète est isolée. Il s'agit d'une tentative de positif. J'affirme que la science n'a pas plus de chances d'isoler la Terre que ne pourraient se clôturer la Chine ou les États-Unis à leur échelle. Dès lors, en se livrant à une pseudoconsidération des phénomènes de 1883, et avec cette volonté d'isoler la planète et de lui nier ses interactions, les scientifiques ont propagé une énormité – la suspension de particules volcaniques pendant sept années entrecoupées d'une pause de quelques années – plutôt que de considérer le passage d'un nuage de poussière cosmique. Je souligne que le corps scientifique n'a pas atteint l'état positif, au sens de l'unité académique, car Nordenskiöld a publié bien des écrits avant 1883 sur l'hypothèse de la poussière interstellaire, tandis que le P^r Cleveland Abbe s'est opposé à la théorie des poussières du Krakatoa. Outre ces deux interventions, l'explication orthodoxe du corps scientifique a prévalu.

Je m'indigne: cette explication tirée par les cheveux ne colle pas avec mes propres pseudoconnaissances.

Combien d'efforts il m'en coûterait d'admettre que l'atmosphère terrestre possède ce pouvoir de rétention!

Plus loin, je vous présenterai des données concernant des objets soulevés dans les airs qui sont demeurés en altitude des semaines, parfois des mois, mais non grâce à la force de rétention de l'atmosphère. La tortue de Vicksburg, par exemple. Il paraît ridicule de croire qu'une tortue de bonne taille puisse flotter dans le ciel de Vicksburg pendant trois ou quatre mois. Quant au cheval et à l'écurie – et je pense que l'anecdote deviendra un classique – j'accepte mal qu'une bête et

sa grange puissent rester en suspension longtemps au-dessus de nos têtes.

Place à l'explication orthodoxe:

Le rapport du comité sur le Krakatoa formé par la Société royale de Londres soutient un presque consensus de manière absolue et ravissante, onéreuse aussi. Il s'agit d'un document de plus de 490 pages et de 40 planches, certaines magnifiquement coloriées. Cinq ans d'enquête. Impossible d'imaginer chose mieux conçue sur le plan artistique et scientifique. Les constructions mathématiques impressionneraient quiconque: distribution des poussières volcaniques; vitesse de translation et taux de subsidence; altitude et persistance. Pourtant...

Les manifestations atmosphériques attribuées au Krakatoa ont été observées à Trinidad avant la fameuse éruption (*Annual Register*, 1883-105).

Les phénomènes atmosphériques dont on parle ont été rapportés au Natal, en Afrique du Sud, six mois avant l'éruption (*Knowledge*, 5-418).

Inertie et hostilité.

Il faut avoir de bonnes dents pour s'attaquer à de la viande crue.

Voici quelques données initiatiques, car je crains soudain que le cheval et l'écurie soient des exemples un peu extrêmes pour faire valoir mon ouverture d'esprit. L'insensé peut devenir raisonnable à condition d'être présenté avec tact.

Les grêlons, par exemple. Un lecteur croise la nouvelle à l'effet que des grêlons gros comme des œufs de poule sont tombés. Il sourit. Néanmoins, je pourrais m'engager à énumérer cent cas de grêlons gros comme des œufs, tirés de la revue *Monthly Weather Review*. La revue *Nature* du 1^{er} novembre 1894 rapporte des grê-

lons pesant près d'un kilo chacun. On peut consulter *Chamber's Encyclopedia* pour découvrir des grêlons de 1 kilo 300 grammes. Et dans *Annual Report of the Smithsonian Institution* (1870-477-9), l'authentification de grêlons de près de 1 kilo côtoie l'observation de grêlons de 2 kilos 700 grammes. À Seringapatam en Inde, vers 1800, est tombé un bloc de glace...

Je crains, oh! oui, je crains; c'est là l'un des plus illustres damnés. Je vous présente une chose qui devrait sans doute surgir bien des pages plus loin, mais bon... ce damné morceau de glace avait la taille d'un éléphant.

Rions un peu.

Ou des flocons de neige. De la grosseur d'une soucoupe. Rapportés à Nashville au Tennessee, le 24 janvier 1891. Sourions encore.

« Sont tombés au Montana, durant l'hiver 1887, des flocons de neige de 38 centimètres de diamètre et de 20 centimètres d'épaisseur. » (*Monthly Weather Review*, 1916-73.)

Dans la topographie de l'intellect, je pense que la connaissance est une île d'ignorance entourée de rires.

• • •

Pluie noire, pluie rouge, chute de tonnes de beurre.

De la neige noire comme de l'encre, de la neige rose, des grêlons bleus, des grêlons à saveur d'orange.

Amadou, soie et charbon.

Au 19^e siècle, on aurait ramené à la raison quiconque assez crédule pour croire que des cailloux pouvaient tomber du ciel.

D'abord, il n'y a pas de cailloux dans le ciel. Impossible donc qu'il en tombe. Que pouvait-on ajouter à cet argument tout à fait raisonnable, logique et scientifique? Mais la question de l'universel vient

brouiller les cartes : la prémisse du Grand Tout n'est pas réelle, elle se situe quelque part dans l'intermédialité, entre le réel et le néant.

En 1772, un comité dont faisait partie le célèbre Lavoisier fut chargé par l'Académie des sciences d'enquêter sur le récit d'un caillou tombé du ciel, à Luce en France. De toutes les tentatives de certitude sur la question de l'isolement de la Terre, rien n'a été plus farouchement défendu que la notion d'une Terre sans extériorité.

Toujours est-il que Lavoisier analysa le fameux caillou. L'explication exclusionniste de l'époque était que les cailloux ne tombent pas du ciel; que des objets lumineux peuvent sembler tomber, et que des cailloux chauds peuvent être découverts là où un objet lumineux a paru tomber, mais que c'est la foudre qui a frappé la roche, l'a chauffée, l'a peut-être même liquéfiée.

Le caillou de Luce portait des marques de fusion.

L'analyse de Lavoisier « montra hors de tout doute » que ledit caillou n'était pas tombé; il avait été frappé par la foudre. De sorte que la notion de chute de pierres fut bannie. Il fut généralement admis que c'était la foudre que l'on voyait frapper un objet là au départ.

Mais le sort de toute déclaration positive est incertain. Cela peut sembler fantaisiste de croire que des cailloux se sont soulevés contre pareille excommunication, mais de mon œil subjectif, ils le firent. Des météorites bombardèrent les murs des préjugés, et les données se mirent à pleuvoir.

Paru dans *Monthly Weather Review* (1796-426): « Le phénomène qui nous intéresse ici paraîtra peu crédible à certains. Des pierres de bonne taille sont tombées du ciel, sans que l'on puisse expliquer leur ascension préalable. En l'absence de facteurs naturels connus,

cette chute semble tenir du merveilleux. Étant donné les faits, il nous incombe d'y prêter une attention consciencieuse.»

Pour exclure la chose, l'auteur adapte l'explication officielle; la veille d'une chute de cailloux en Toscane, le 16 juin 1794, le Vésuve a fait éruption.

C'est dire que des pierres tombent du ciel, mais seulement après avoir été soulevées du sol sous l'action de tourbillons de vent ou de projections volcaniques.

On a franchi les siècles et je ne connais encore aucun météorite ou aérolite qui proviendrait du sol terrestre.

Il fallait à la science trouver un moyen de réhabiliter les cailloux du ciel tout en se préservant de l'hypothèse d'influences extérieures.

Un être de la trempe de Lavoisier peut quand même faillir à analyser et ne pas s'affranchir du pouvoir hypnotique ainsi que du conformisme de l'époque.

Pour ma part, je ne crois plus, je considère.

Peu à peu, il a bien fallu abandonner l'explication des tourbillons de vent et des projections volcaniques, mais l'exclusion par hypnose, ou la condamnation en tant que tentative d'absolu, est demeurée forte au point que des scientifiques – le professeur Lawrence Smith et Sir Robert Ball, notamment – ont continué au début du 20^e siècle de nier l'origine extérieure des météorites, décrétant que rien ne pouvait tomber du ciel à moins d'avoir été d'abord soulevé du sol ou projeté.

C'est aussi louable que n'importe quel effort sincère, et j'entends par là que c'est dans l'intermédiarité entre le louable et le critiquable.

C'est candide, virginal.

Les météorites, dont les données furent autrefois exclues, ont été admis en 1803, mais la science récidive dans l'exclusion en précisant que seuls deux types de

matière peuvent tomber du ciel : métallique et pierreuse, les objets métalliques comportant du fer et du nickel.

Beurre, papier, laine, soie et résine.

D'emblée, je constate que les vierges de la science se sont défendues bec et ongles contre l'idée des facteurs extérieurs. On a servi deux interprétations :

Là au départ; ou soulevé là et déposé ici.

Même en novembre 1902, un membre de la Selborne Society affirmait encore par la voix de la revue *Nature* que les météorites ne tombaient pas du ciel; qu'ils étaient en fait des fragments ferreux « déjà sur place » qui attireraient la foudre, l'action de la foudre créant l'illusion d'un objet lumineux en mouvement (*Nature Notes*, 13-231).

Par progrès, j'entends profanation.

Il est tombé du beurre, du bœuf et du sang, et jusqu'à une pierre gravée d'inscriptions étranges.

Chapitre 3

Il tombe des pluies rouge sang
et des neiges noires.

Ce qui précède me porte à dire que la science ne révèle pas davantage la vraie connaissance qu'une plante en développement, un magasin en construction ou une nation en plein essor. Tous sont des processus d'assimilation, d'organisation ou de systématisation visant à atteindre l'absolu positif, le paradis ultime.

La science vraie ne pourrait se contenter de variables floues, et pourtant nos valeurs actuelles montrent leurs irrégularités sous la loupe. N'oublions pas que l'intermédierité est l'expression d'une régularité à atteindre. L'invariable, c'est-à-dire le vrai et le stable, n'appartient pas à l'intermédierité, tout comme, aux fins de comparaison, la conscience des bruits environnants chez le rêveur ne peut se maintenir dans son esprit, cette sensation de réalité appartenant davantage à son réveil qu'à son sommeil.

Je vois la science comme une tentative de se réveiller à la réalité, avec pour objectif de trouver la régularité et l'uniformité. Le régulier et l'uniforme n'admettent rien d'extérieur qui puisse les perturber. Je rappelle que par l'universel, j'entends le réel. Mon opinion est donc que cette grande tentative de la science ne s'inquiète pas outre mesure de l'objet qu'elle étudie; seule prévaut la volonté de trouver la régularité. Or donc, insectes, étoiles et bouillies chimiques sont seulement quasi réels et rien de vrai ne sera découvert à leur sujet. Reconnaissons plutôt que la systématisation de pseudodonnées est

une approximation de la réalité et de l'éveil ultime.

Revenons à notre rêveur : les centaures et les canaris d'un songe auront beau se transformer en girafes, aucune notion de biologie ne pourra expliquer ce genre d'objets. Le rêveur qui tentera de systématiser ces apparitions s'engagera dans le réveil – en supposant que l'état d'éveil se caractérise par un fonctionnement cérébral mieux coordonné. Éveil relatif, bien entendu.

Dans cette optique de vouloir systématiser, il faut écarter les fauteurs de trouble, et donc l'idée d'objets extérieurs tombant sur Terre est aussi importune pour la science qu'un trompettiste fou dans un orchestre de chambre, ou une mouche noire sur un gâteau blanc, ou une féministe enflammée dans un vestiaire d'hommes.

Si toutes les créatures appartiennent à un ensemble oscillant entre l'irréel et le réel, et si rien n'a encore réussi à s'affranchir et à s'individualiser (une créature achevée ne pourrait persister dans l'intermédialité, un peu comme le mort-né doit quitter le milieu utérin), je peux aussi affirmer ne connaître aucune différence vraie entre la science et la science chrétienne. Leur position devant l'intrus est identique : « Ça n'existe pas. »

« Ça n'existe pas », de dire Lord Kelvin et M^{me} Eddy à la vue d'une créature indésirable.

Et vous avez raison, de rétorquer l'intermédialiste. Mais laissez-moi vous dire que dans l'intermédialité, il n'y a pas non plus de non-existence absolue.

Ni un scientifique ni un mal de dents n'existent au sens ultime; partant, aucun n'est absolument inexistant non plus et le dentiste vous dira que celui qui s'approche le plus de la réalité l'emportera.

Le secret du pouvoir... Voilà une autre révélation intéressante, je pense.

Désirez-vous dominer une chose?

Soyez plus proche du réel que cette chose.

Je commencerai en vous entretenant de ces substances jaunes tombées sur la Terre. Nous verrons si les données que j'ai recueillies s'approchent davantage de la réalité que les dogmes qui nient leur existence à titre de matière d'origine extraterrestre.

Un peu comme le peintre impressionniste, je vous livrerai mes impressions sans formes précises. De toute façon, le réalisme ne survit pas davantage dans la science que dans l'art. En 1859, il était de bon goût d'accepter le darwinisme; ensuite, nombreux ont été les biologistes à le réfuter et à avancer des théories (le néodarwinisme, entre autres). Mais à l'époque, il convenait de s'incliner devant Darwin malgré l'impossible démonstration.

Le plus fort survit.

Que veut dire le plus fort?

Certainement pas le plus puissant ni le plus intelligent, puisque la faiblesse et la stupidité règnent partout.

Comment mesurer la capacité de lutte pour la vie d'une créature autrement qu'en constatant sa survie?

«Capacité de lutte pour la vie» n'est qu'une autre expression pour aptitude à survivre.

Tautologie du darwinisme: ceux qui luttent pour la vie survivent.

Bien que le darwinisme semblait à l'époque irrationnel et non fondé, la grande collecte de supposées données à laquelle le biologiste s'était livré lui avait permis de tenter une cohésion plus proche de l'organisation et de la cohérence que ses prédécesseurs.

Christophe Colomb n'a jamais prouvé que la Terre était ronde.

L'ombre de la Terre sur la Lune?

Aucun de nous ne l'a encore vue dans son entièreté. L'ombre de la Terre est bien plus grande que la Lune.

Notre satellite est convexe et un objet plat – ce qu’aurait pu être notre planète – y aurait quand même projeté une ombre courbe.

Et on pourrait tenir semblable raisonnement avec toutes nos prétendues preuves. Ce n’était ni possible ni nécessaire pour Colomb de prouver que la Terre était ronde. Seulement, l’homme était doté d’une plus grande certitude que ses détracteurs, ce qui lui a permis de tenter la démonstration. Toujours est-il qu’en 1492, la chose à admettre, c’était la possibilité de terres à l’ouest de l’Europe.

À mon tour, motivé par l’esprit du premier quart de 20^e siècle, je propose d’admettre qu’au-delà de la Terre s’étendent d’autres terres. Et que des objets en dérivent, de la même manière que des objets de l’Amérique flottent vers l’Europe.

Pour en revenir à ces substances jaunes tombées sur terre, l’arme contre l’idée d’une origine extraterrestre est ce dogme que les pluies et les neiges jaunes ont été colorées par le pollen de nos pins. La publication *Symons’s Meteorological Magazine* est particulièrement réservée sur cette question et discrédite les explications extravagantes en circulation.

Néanmoins, *Monthly Weather Review* rapporte dans son numéro de mai 1887 des précipitations dorées le 27 février précédent, à Peckloh en Allemagne, composées de quatre corps autres que le pollen : petits objets en forme de flèche, fèves de café, aiguilles et disques.

Il s’agissait peut-être de symboles, ou d’un message codé... Loufoquerie de ma part, passons.

La revue *Annales de chimie et de physique* (85-288) dresse une liste de pluies présumément sulfureuses. J’ai de 30 à 40 autres notes à ce sujet, mais je vous en ferai grâce. J’admettrai a priori que chacune des

précipitations jaunes renferme du pollen. J'avais dit au départ que je procéderais à la manière des théologiens et des scientifiques; ils commencent toujours en affichant un air d'ouverture. En partant, je leur concède de 30 à 40 points. Je suis aussi ouvert que le plus ouvert d'entre eux, et ma largesse ne me coûtera rien vu la richesse des données à venir.

Voyons quand même une expression de ce dogme et comment les dogmatistes s'en tirent :

Une substance jaune tombe à seaux sur un navire par un soir de juin sans vent, dans le port de Pictou en Nouvelle-Écosse. L'auteur du compte rendu a analysé la matière et a noté « la présence d'azote et d'ammoniaque ainsi qu'une odeur animale » (*American Journal of Science*, 1-42-196).

L'un des principes de l'intermédialité, c'est que les substances sont imparfaites sur le plan de l'homogénéité, ce qui signifie que l'on trouve fondamentalement de tout dans tout: des billots d'acajou sur les côtes du Groënland; des insectes aquatiques au sommet du Mont Blanc; des athées dans une mosquée; de la glace en Inde [N.D.T.: Les données sur l'acajou, les insectes et la glace ayant été documentées]. Par exemple, des analyses chimiques pourraient révéler que toutes les personnes décédées ont été empoisonnées à l'arsenic, car un estomac contient toujours des traces de fer, d'étain, d'or et d'arsenic. Tout cela n'a pas vraiment d'importance si l'on songe que chaque année, un certain nombre de personnes sont assassinées à titre de mesure de dissuasion. Et si les détectives ne peuvent détecter quoi que ce soit avec certitude, l'illusion de leur compétence est tout ce qui importe; c'est finalement très honorable d'être sacrifié au nom de l'illusion de stabilité sociale.

Le chimiste qui avait analysé la substance tombée

à Pictou envoya un échantillon à l'éditeur de la revue scientifique. Celui-ci y trouva forcément du pollen.

J'accepte qu'il y ait eu présence de pollen; en juin, à proximité des forêts de pins néo-écossaises, comment éviter le contact avec les spores flottantes du pollen? Mais l'éditeur ne dit pas que la substance «contient» du pollen. Il écarte l'azote, l'ammoniaque et l'odeur animale, et déclare que la substance est du pollen. Par souci d'ouverture – et avec 30 ou 40 jetons déjà sur la table – je vais admettre que le premier chimiste ne reconnaîtrait pas une odeur animale quand bien même il serait gardien de zoo. Mais même en jouant le jeu, impossible d'ignorer ceci :

La chute de matières animales du ciel.

Commençons, si vous le voulez bien, par nous mettre à la place des poissons de grands fonds :

Comment s'expliquent-ils la chute de matières animales sur leur tête? Ils n'essaient pas.

Au sens métaphorique, je dis que nous sommes, pour la plupart, des poissons de grands fonds.

Selon le P^r Castellani et le directeur Boccardo de l'Institut technique de Gênes, il est tombé une substance jaune sur la ville italienne le 14 février 1870. Un examen au microscope a révélé des gouttelettes de bleu de cobalt et des particules de couleur nacrée ressemblant à de l'amidon (*Journal of the Franklin Institute*, 90-11; et *Nature*, 2-166).

M. Bouis, de l'Académie des sciences, parle d'une substance de couleur rouge orangé, tombée en quantité et à répétition le 30 avril et les 1^{er} et 2 mai [1863], en France et en Espagne. Sa calcination a répandu une odeur de chair brûlée – rien à voir avec du pollen – et sa dissolution dans l'alcool a laissé un résidu de nature résineuse (*Comptes rendus*, 56-975).

Des centaines de milliers de tonnes de cette substance seraient tombées.

« Une odeur de chair brûlée. »

J'imagine une antique bataille aérienne dans l'espace interplanétaire, et l'effet du temps sur l'homogénéisation apparente des débris.

Tout cela est absurde, et le fait qu'il soit tombé du ciel une quantité phénoménale de matière animale pendant trois jours en France et en Espagne désarçonnerait le plus fort d'entre nous. Nous ne sommes pas préparés à cette idée, voilà tout. Il ne s'agissait pas de pollen, de confirmer Bouis, et le pollen ne tombe certes pas à la tonne. La question du résidu résineux, par contre, rappelle les sécrétions de conifères. Nous entendrons amplement parler de chute de substance résineuse, mais la possibilité que ce soit du pollen s'évanouira peu à peu.

Une poudre jaune est tombée en abondance à Gerace, dans la région italienne de Calabre, le 14 mars 1813. Le professeur et chimiste [Sementini], de Naples, a décrit sa texture « onctueuse » et son goût terreux insipide (*Blackwood's Magazine*, 3-338). Sous l'action de la chaleur, la matière brune a viré au noir puis au rouge, puis a séché sous forme de résine, ajoute-t-on ailleurs (*Annals of Philosophy*, 11-466).

Simultanément à cette chute, il a tonné et des pierres sont tombées, des événements concomitants rapportés par Ernst Chladni. Contraste avec la douceur du pollen.

• • •

Pluies et neiges noires, averses couleur d'encre, flocons noirs comme jais.

Telle la pluie tombée en Irlande le 14 mai 1849. Elle fut rapportée dans *Annals of Scientific Discovery* en 1850 ainsi que dans *Annual Register* en 1849. Une région de

plus de 1 000 kilomètres carrés fut touchée par une pluie noire comme de l'encre, fétide et putride.

Une pluie à Castlecommon en Irlande, le 30 avril 1887, «noire et visqueuse» (*American Meteorological Society Journal*, 4-193).

Une autre en mars 1898 et attribuée à des nuages de suie provenant des villes industrielles anglaises et écossaises (*Symons's Meteorological Magazine*, 33-40).

Encore une pluie les 8 et 9 octobre 1907 «qui laisse planer dans l'air une odeur singulière et nauséabonde» (*Ibid.*, 43-2).

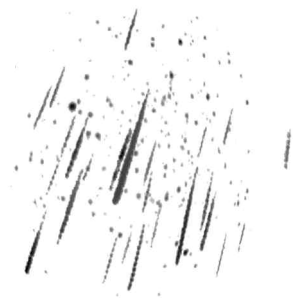
Nature avait publié une explication orthodoxe le 2 mars suivant, alléguant que des nuages de suie provenant du pays de Galles avaient dérivé au-dessus du St. George's Channel et de l'Irlande.

En vertu des principes pseudologiques de l'intermédiarité et de la contiguïté, je postule que rien n'est unique ni indépendant, que tous les phénomènes se rencontrent. Alors imaginez un instant des navires interplanétaires approchant de la Terre et crachant leur fumée. Voilà une idée que je vous présente avec réserve. Mais avouons que si des mondes contigus au nôtre existaient, les phénomènes terrestres et extraterrestres se croiseraient. La pollution extérieure, combinée à la nôtre, provoquerait des précipitations noires.

C'est la contiguïté qui nous empêche de discerner un phénomène d'un autre au point de ressemblance, nous forçant à nous éloigner du centre et à étudier de préférence leurs extrêmes. Impossible de dissocier l'animal du végétal chez des protozoaires comme l'infusoire, mais aucun risque de confondre l'hippopotame et la violette. Seul un clown aurait l'idée d'offrir un bouquet d'hippopotames.

Éloignée des centres industriels, la Suisse profonde

sur laquelle une pluie noire s'abat le 20 janvier 1911. Loin-taine comme cette explication : dans certaines conditions, la neige peut prendre une apparence trompeuse de suie (*Nature*, 85-451).



Peut-être. La nuit, dans l'obscurité épaisse, la neige fonce un peu. Mais j'ai plutôt l'impression que l'on veut fermer les yeux.

À mille lieues des centres industriels, le cap de Bonne Espérance. Il y tombe le 14 août 1888 une remarquable « douche d'encre » (*La Nature*, 2-406).

Mon principe de contiguïté me rattrape, me rappelle que j'ai beau me coller aux extrêmes, ça n'empêchera pas la rencontre des phénomènes. Je pense aussi que de m'écarter d'une intersection revient à m'approcher d'une autre. La fumée d'un autre monde ne risquerait pas de rencontrer la pollution industrielle de Bonne Espérance en 1888, mais les fumerolles de volcan oui, comme le suggère d'ailleurs *La Nature*.

L'intelligence humaine travaille sans repères particuliers, mais il me semble que nous privilégions ce qui nous paraît le plus positif, c'est-à-dire le mieux organisé. Toute chose est fragment de plus vaste, et malgré une visible complexité, elle peut se montrer convaincante et vraie si elle respire la cohérence. Dans le domaine de l'esthétique, l'unité d'un ensemble complexe tend davantage vers la beauté – son approximation, à tout le moins – que la composition plus simpliste. Dans le même ordre d'idées, les logiciens estiment que la concordance de données multiples apporte plus de crédibilité à une théorie que quelques occurrences

parallèles. De l'avis du philosophe et sociologue Herbert Spencer, différenciation et intégration signent l'évolution. Puisque mes détracteurs excluent la possibilité d'une origine extérieure aux pluies noires, je m'appliquerai à rassembler divers cas de pluies noires et à établir le lien avec des origines extérieures. Donc, pluies noires et phénomènes concomitants. Différenciation et intégration.

Un correspondant décrit une pluie noire tombée à Clyde Valley, le 1^{er} mars 1884, puis une autre tombée deux jours après. Il relate un événement identique survenu les 20 et 22 mars 1828 (*Knowledge*, 5-190). Une pluie noire s'est aussi abattue sur Marlsford en Angleterre, le 4 septembre 1873, suivie d'une autre précipitation le lendemain (*Nature*, 9-43).

Et il y a eu les pluies noires de Slains, relatées par le révérend James Rust dans *Scottish Showers*; trois pluies à Slains, le 14 janvier et le 20 mai 1862, et le 28 octobre 1863, et une à Carluke (à 225 kilomètres de Slains) le 1^{er} mai 1862. Après deux de ces pluies, on a retrouvé sur les côtes d'Écosse des tonnes de matière. On a parlé de « pierre ponce » et de « mâchefer ». Un chimiste a précisé qu'il s'agissait bien de mâchefer et non de scories volcaniques. Du mâchefer de fonderie, une matière qui ne sort pas des cheminées industrielles. Il y en avait en quantité telle que Rust estima que toutes les usines du monde auraient à peine suffi à produire ces résidus. Si c'était bien du mâchefer, alors j'admets que le ciel a déversé un matériau artificiel, et si vous pensez que la science ne musèle pas ce genre de données, jetez un œil à *Scottish Showers* de l'époque; l'auteur a tenté de capter l'attention du corps scientifique, mais en vain.

Les deux premières pluies suivaient des éruptions du Vésuve. Les troisième et quatrième ne pouvaient être

liées à aucune activité volcanique connue.

Entre octobre 1863 et janvier 1866, Slains a reçu quatre autres pluies noires. Avec beaucoup plus de tact et moins de scrupules que notre cher révérend, un auteur a expliqué que des huit averses étranges sur l'Écosse, cinq coïncidaient avec des manifestations du Vésuve et trois avec celles de l'Etna (*La Science pour tous*, 11-26).

Une réponse en courant d'air ferme une porte et en ouvre d'autres. Oui, il se peut que mes idées frisent le farfelu, mais devant cette explication bancale, ma loyauté penche vers l'absurde. Quatre déjections d'un volcan distant survoleraient l'Europe et se déposeraient sur une localité écossaise. Puis, trois autres nuages de débris tout aussi italiens choisiraient la même pittoresque destination! Les orthodoxes voudraient prétendre que des bombardements météoritiques ont eu lieu à Slains, ils peineraient à expliquer la précision et la récurrence du phénomène.

Pour ma part, j'imagine une île sur la route maritime de navires d'un autre monde: ils passent et repassent. Sept déversements de débris en quatre ans.

Autres coïncidences de phénomènes au rayon des pluies noires: Timbs rapporte «une espèce de grondement de train durant une bonne heure», le 16 juillet 1850, au-dessus du presbytère de Northampton en Angleterre. Trois jours plus tard, une averse noire s'y produit (*The Year-Book of Facts in Science and Art*, 1851-270).

Un auteur anglais relate l'assombrissement spectaculaire du ciel de Preston, le 26 avril 1884. Un autre, quelques pages plus loin, parle d'une pluie noire près de Worcester survenue le même jour, et d'une autre la semaine d'après. Le 28, il pleut de l'encre près de

Church Shetton, à tel point que les ruisseaux en portent encore la couleur le lendemain. Selon ces auteurs, la terre d'Angleterre a aussi tremblé (*Nature*, 30-6).

Pluie noire au Canada le 9 novembre 1819. Les orthodoxes pointent du doigt la fumée de feux de forêts dans le sud de l'Indiana. Zürcher et [Margollé] notent que l'averse a été ponctuée de « secousses semblables à celles d'un tremblement de terre » (*Meteors, Aerolites, Storms, and Atmospheric Phenomena*, p. 238).

Et il semble que la terre a tremblé au plus fort de l'averse et de l'obscurcissement (*Edinburgh Philosophical Journal*, 2-381).

• • •

Les pluies rouges et l'explication orthodoxe: du sable charrié par des siroccos sahariens. C'est dans les régions d'Europe les plus touchées par les secousses sismiques qu'on a rapporté de nombreuses chutes de matière rouge, le plus souvent lors d'averses. À maintes reprises, la matière a été identifiée « hors de tout doute » comme étant du sable du désert. Lorsque je me suis intéressé au phénomène, j'ai croisé nombre de rapports si convaincants que l'affaire m'aurait paru close, n'eût été de mes réflexions d'intermédiaire. Des échantillons prélevés à Gênes avaient été comparés à des échantillons de sable saharien et « tout concordait »: couleur, particules de quartz, fragments de coquilles de diatomée. Puis étaient arrivés les résultats d'analyses chimiques: écarts insignifiants.

De mon point de vue d'intermédiaire, je constate qu'en escamotant ce qu'il faut, la méthode scientifique et la systématisation théologique permettent d'assimiler ceci à cela. Du reste, toutes les créatures appartiennent au Grand Tout.

Beaucoup diront que les mots « hors de tout doute » apportent assurance et satisfaction. La quête d'absolu, c'est la finalité de toute créature. Des chimistes ont-ils garanti que la matière rouge tombée en sol européen était du sable du désert porté par des vents africains? Baume pour l'esprit étroit à qui il importe de vivre dans un petit monde prévisible, isolé, à l'abri des sursauts cosmiques et des prédateurs de l'espace. L'ennui c'est que l'opinion d'un chimiste est aussi formelle que l'analyse faite par un enfant ou un sot.

J'exagère peut-être... Son approximation est un brin meilleure.

Il n'en demeure pas moins que le chimiste travaille dans l'illusion; rien n'est absolu, ni homogène ni fixe. Entre le défini et l'indéfini, tout est gradation. Les éléments chimiques ne sont pas définitifs, et je crois que Ramsay et d'autres comme lui l'ont déjà démontré. Les éléments chimiques ne sont que des mirages dans la quête des certitudes. S'ils étaient réels, la chimie serait une science exacte.

Les 12 et 13 novembre 1902, l'Australie connaissait sa plus importante chute de matière. Le 14, il avait plu de la boue en Tasmanie, que l'on avait attribuée aux tourbillons de vent australiens. Une brume sèche s'était étendue des Philippines jusqu'à Hong Kong. Y avait-il un lien avec la chute encore plus spectaculaire sur l'Europe en février 1903? Difficile à dire (*Monthly Weather Review*, 32-365).

Pendant plusieurs jours, le sud de l'Angleterre aura peut-être servi de décharge aux terres d'un autre monde.

Ceux que l'opinion d'un chimiste intéresse – j'insiste sur le mot opinion – peuvent consulter le compte rendu de la Royal Chemical Society daté du 2 avril 1903. M. Clayton fit rapport sur la substance recueillie par lui.

Sachez que le sable saharien explique de manière assez commode les pluies rouges en Europe méridionale, mais au-delà, le château conformiste vacille. L'éditeur du *Monthly Weather Review* commentait d'ailleurs ainsi les pluies rouges survenues près de Terre-Neuve au début de 1890: « Il serait très surprenant qu'il s'agisse de sable du Sahara. » (*Ibid.*, 29-121.) Clayton avait pour sa part déterminé que la matière était « tout simplement de la poussière des routes de Wessex ». Opinion pour satisfaire un scientifique, ou un théologien ou une ménagère... Et quoi encore! Dissimulation de la réalité. Je serai charitable – et c'est un élan qui me donnera davantage de ressort – en accordant le bénéfice du doute à Clayton; il ignorait que cette pluie insolite avait littéralement submergé les îles Canaries le 19 février. J'ai pour ma part le droit de croire que la Terre a traversé, en 1903, les cendres d'un ancien conflit interplanétaire flottant dans l'espace comme un ressentiment tenace. Mais une opinion reste une opinion, locale comme la poussière de Wessex.

L'exercice de penser amène toujours des conceptions incomplètes puisque nous sommes en relation uniquement avec le particulier. En revanche, le métaphysicien aime bien concevoir l'inconcevable.

D'autres chimistes ont émis une opinion, ont rendu un verdict, devrais-je dire. *Nature* présente une analyse: 9,08 pour cent d'eau et de matière organique. N'est-ce pas que les fractions sont éloquentes? On identifie la substance à du sable du Sahara. L'averse a même touché l'Irlande (*Nature*, 68-54 et 68-65).

Le Sahara était encore au banc des accusés, car avant le 19 février, des tempêtes de sable avaient soufflé. Avait-on oublié que les tempêtes y sont monnaie courante? Toujours est-il qu'il me paraît inconcevable que toute

cette poussière venue d'Afrique ait fait un détour par les Canaries.

Un combat de coqs: l'infailible défie le catégorique.

Après analyse, *Nature* chiffre à 36 pour cent la teneur de matière organique dans son numéro du 5 mars 1903.

Semblable désaccord ébranle un édifice. Un chimiste associé à la revue corrige alors le tir en prétextant une différence d'échantillons: boue contre sédiment.

Comment ignorer des excuses venant de lieu saint? Je me demande toutefois si mon indulgence joue contre ma résistance... Mais voilà qu'un nouveau coup sera porté à mes bonnes manières.

Un autre chimiste se prononce: 23,49 pour cent d'eau et de matière organique. Il « identifie » cette matière à du sable d'un désert africain... après avoir pris soin de retrancher la matière organique.

Vous et moi pourrions être identifiés à du sable africain, une fois extrait de notre personne tout ce qui n'en est pas.

Non, je refuse d'admettre que l'averse se composait de sable du Sahara, et sans même invoquer la principale objection – sachez que le sable du Sahara est rarement rouge, sa blancheur éclatante ayant fait sa réputation – non, c'est plutôt à cause du gigantisme de la chute.

Impossible qu'un tourbillon de vent en soit la cause. Il aurait fallu, pour déplacer tout ce sable, un véritable cataclysme atmosphérique qui aurait alors balayé tout doute de notre esprit.

Selon la Société royale des météorologues de Londres (RMetS), les précipitations ont migré le 27 février vers la Belgique, puis la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche (*Journal of the RMetS*, 30-56). Dans certains cas, il ne s'agissait pas de sable, mais presque uniquement de matière organique; un navire a rapporté une averse

dans l'Atlantique, entre Southhampton et les Barbades. En Angleterre seulement, il serait tombé dix millions de tonnes de matière. Des précipitations en Suisse (*Symons's Meteorological Magazine*, mars 1903), d'autres en Russie (*Bulletin de la Commission géologique*, 22-48).

Quelques mois plus tard, l'Australie était encore touchée; des montagnes de boue rougeâtre, de l'ordre d'une vingtaine de tonnes au kilomètre carré (*Victorian Naturalist*, juin 1903).

L'explication de Wessex... Et toutes les explications mangent de ce pain-là! À mon avis, il est peine perdue d'interpréter le grandiose à l'échelle miniature, puisque la vérité implique la totalité. Et quand bien même nous pourrions penser en termes du Grand Tout, cela contreviendrait à la vaste entreprise cosmique; ce n'est pas la vérité ni le ralliement qu'elle poursuit, mais la pénétration de la vérité dans le particulier ou, si vous préférez, non pas l'universalisation du particulier, mais plutôt l'individualisation de l'universel. En d'autres termes, le phénomène d'un nuage cosmique cherche sa complète dissociation de la poussière des petits chemins terreux de Wessex. Je ne crois pas que ce soit réalisable, mais je peux imaginer une haute approximation.

Puisque les choses sont contiguës, n'étant ni individuelles ni positives, l'intermédiarité veut que toute pseudocréature s'enracine dans le grand dénominateur, en soit une manifestation, un témoignage ou un aspect. Logiquement, un échantillon d'une créature possède des ressemblances avec un échantillon d'une autre.

C'est dire qu'un prélèvement discriminatoire et soigneux – conforme finalement aux méthodes de la science et de la théologie – permettrait d'assimiler sous certains angles la matière tombée en février 1903 à toute autre matière... À du sable du Sahara, à du sable d'une

barrique de sucre ou à de la poussière du père de votre arrière-grand-père, pourquoi pas.

À la lumière des descriptions rendues sur différents échantillons par la Société royale des météorologues de Londres, nous verrons si ma perception des opinions de chimistes est délirante ou non: «Similaire à de la poudre de brique», dit-on ici; «de couleur beige clair ou chamois», écrit-on plus loin. Tout y passe: «couleur chocolat iridescente», «gris», «rouille-rouge», «gouttelettes rougeâtres et sable gris», «grisâtre», «plutôt rouge», «brun doré tirant sur le rosé», «couleur ocre de l'argile» (*Journal of the RMetS*, 30-57).

Nature parle tantôt d'une teinte jaune inusitée, tantôt d'une couleur rougeâtre, voire d'un rose saumoné.

On pourrait construire une science véritable si le monde pouvait être décrit par la science. Je pense que la chimie est comme la sociologie, partielle à l'avance; le simple regard est déjà le fait d'un conditionnement. Voyons... aujourd'hui, prouvons que les habitants de New York sont tous issus du berceau africain. Ce sera facile: il suffit de prendre des échantillons dans un secteur de la ville et d'oublier le reste.

Il n'y a pas d'autre science que celle à la Wessex.

Laissons faire la science et cherchons meilleure approximation. Si la quête de la science est un trait de caractère cosmique, la métaphysique prend des airs diaboliques. Juste ce qu'il nous faut.

Je pense que dans le réel, un quasi-système cousu de fil blanc comme la chimie ne pourrait berner personne. Mais dans une «existence» qui aspire au réel, la tentative de la chimie dessine une pseudoréalité pour l'humain en attente de meilleure compréhension.

Je dis que chimie et bonne aventure s'équivalent.

Bon, admettons que les approximations de la chimie

surpassent celles de l'alchimie ancienne, mais qu'elles se situent entre le mythe et l'absolu.

Il y a tentative de réel dans cette affirmation prétendument basée sur des faits : toutes les pluies rouges sont teintées par les sables du Sahara.

Mon humble supposition est celle-ci : certaines pluies rouges sont teintées par les sables du Sahara, certaines par des sables d'autres contrées. Quelques-unes encore par des sables venant des déserts d'autres mondes ; ou de régions aériennes trop imprécises ou inertes pour se qualifier au titre de monde ou de planète.

Aucun présumé tourbillon ou trombe ne peut être responsable du charriage de centaines de millions de tonnes de matière tombées sur l'Australie, les océans Pacifique et Atlantique et l'Europe en 1902 et 1903. Je dis qu'une trombe capable d'un tel exploit ne serait pas passée inaperçue.

Permettez-moi maintenant d'y aller de quelques « wessexualités » de mon cru ; j'avance qu'il y a eu des pluies de matière rouge exemptes de sable.

La science vise à toucher le réel, mais le réel ne se trouve que dans l'universel, exige l'intégration du particulier dans le général, qu'il fasse corps avec le Tout. Je n'imagine pas telle réussite. Le frein de cette quête, c'est le refus d'une partie de l'Univers d'accepter la condamnation, d'être écarté malgré qu'il soit de la même essence. Tous les phénomènes tendent vers l'absolu ou se fondent dans des tentatives mieux réussies. Car le simple fait de se manifester dans l'intermédiarité est l'expression de relations.

Une rivière : de l'eau manifestant le rapport gravitationnel de différentes élévations. L'eau de la rivière : manifestation de rapports chimiques non définitifs entre hydrogène et oxygène. Une ville : expression de

rapports économiques et sociaux.

Alors comment imaginer une montagne sans racines profondes? Un commerce sans clients?

L'impossibilité pour la science d'être absolue vient de ce qu'elle entretient des rapports avec les phénomènes de son environnement. La science n'est pas plus pure, isolée ou individuelle que ne l'est la rivière, la montagne, la ville ou la boutique. L'intermédiation est le lieu des relations.

Cet élan d'individualisation qui caractérise les choses de l'intermédiaire, c'est le fragmentaire qui se proclame Tout. Si la coexistence de deux tous est impossible, la tentative d'une approximation plus poussée peut toutefois se produire.

Le scientifique parle de science pure.

L'artiste souhaite insuffler la vie à son œuvre.

S'ils atteignaient le but, je crois qu'ils toucheraient presque au réel et qu'ils y seraient aussitôt transportés. De tels penseurs sont de bons positivistes, mais ils s'insèrent mal dans un contexte social ou économique, où la pertinence d'une chose se mesure à son utilité, à sa fonction ou à ses relations avec un ensemble. Ainsi, la science existe en raison de son service à la société; elle n'en recevrait aucun appui si elle ne se pliait pas pour elle, ne se prostituait pas en quelque sorte. Par prostitution, je fais allusion à son devoir d'utilité.

Au Moyen-Âge, le peuple était terrifié par le phénomène des « pluies de sang ». La science, sous contrat social, a eu pour devoir de chasser le démon, un peu comme l'avait tenté Mary Baker Eddy [N.D.T.: en fondant le mouvement de la science chrétienne].

Il importait de dire que les pluies de sang n'existent pas; que les pluies rouges sont teintées par le sable du Sahara.

Je pense que ce genre de garantie, qu'elle soit fictive ou non, et que le désert du Sahara soit blanc ou non, a apporté de tels bénéfices intellectuels qu'elle était justifiée. Justifiée sur le plan social, mais prostituée sur le plan de l'intégrité.

Et l'histoire s'est répétée, malgré l'avancement des connaissances au 20^e siècle et l'ouverture d'esprit. Les vieux soporifiques ne devraient plus être prescrits.

Si un déluge de sang tombait sur New York, la bourse ne broncherait même pas.

Pour commencer, je vous ai présenté des cas de pluies qui étaient sans doute chargées de sable pour la plupart. Dans mon hérésie encore embryonnaire – et par hérésie ou distanciation à l'égard des dogmes, j'entends le retour revu et corrigé à des superstitions anciennes – je suis très froid à l'idée que des pluies aient pu contenir du sang. J'avance donc avec une réserve prudente que certaines pluies rouges ont fortement suggéré la présence de sang ou de chair finement hachée.

Débris de catastrophes dans notre système solaire.

Batailles spatiales.

Cargaisons alimentaires perdues dans le naufrage de vaisseaux interplanétaires.

Le 6 mars 1888, une pluie rouge s'est abattue sur la Méditerranée. Même averse douze jours plus tard. Soumise à haute température, l'indéfinissable substance a dégagé une forte odeur de matière animale (*L'Astronomie*, 1888-205).

Tant de naufrages, tant de débris amalgamés, presque homogénéisés... Les pluies rouges ne contenaient pas toutes du sable ou des matières animales, disons-le.

Le 2 novembre 1819, dans la semaine précédant la pluie noire et le tremblement de terre au Canada, on a rapporté une pluie rouge à Blankenberge en Hollande.

Deux chimistes de Bruges ont réduit 4 litres de pluie : « aucun précipité » dans les 110 millilitres restants, mais un concentré foncé qui a fait dire que s'il y avait eu du sable, il se serait déposé. D'autres expériences ont révélé la présence de chlorure de cobalt, une donnée peu éclairante vu l'utilisation du composé dans nombre de produits faisant l'objet de commerce maritime (*Annals of Philosophy*, 16-226). On a souligné sa couleur rouge violacé (*Annales de chimie et de physique*, 2-12-432). Diverses expériences de laboratoire ont été consignées dans *Quarterly Journal of the Royal Institute* (9-202) et dans *Edinburgh Philosophical Journal* (2-381).

D'autres singularités :

Mêlée à de la poussière, une substance possible-ment météoritique tombe les 9, 10 et 11 mars 1872 : argile couleur d'hématite, carbonate de chaux et matière organique (*Chemical News*, 25-300).

Des grêlons rouge orangé le 14 mars 1873, en Toscane (*Notes and Queries*, 9-5-16).

Une averse de matière couleur lavende à Oudon en France, le 19 décembre 1903 (*Bulletin de la Société météorologique de France*, 1904-124).

Le Pr Schwedoff rapporte des grêlons rouges, bleus et gris en Russie, le 14 juin 1880 (*La Nature*, 1885-2-351).

Un correspondant relate le témoignage d'un villageois vénézuélien à l'effet que le 17 avril 1886, des grêlons rouges, bleus et blanchâtres sont tombés. Peu probable que le paysan ait eu vent d'un phénomène semblable en Russie (*Nature*, 34-123).

Nature cite, le 5 juillet 1877, un correspondant du *Times* de Londres qui a pris soin d'envoyer à son journal la traduction d'un article paru à Rome : Une pluie rouge s'est abattue sur l'Italie le 23 juin précédent. Elle contenait « d'infimes particules de sable ».

Je pense que toute autre interprétation aurait porté malheur à la société italienne de l'époque, mais le correspondant anglais, né dans un pays affranchi de ce genre de superstition, écrit: «L'explication du sable et de l'eau me semble très inadéquate.» Il note que la pluie a laissé des taches qui n'ont «rien à voir avec de l'eau sableuse». Une fois l'eau évaporée, il dit n'être resté aucun dépôt de sable.

Une substance semblable à du sang coagulé tombe le 13 décembre 1887 au Vietnam (*L'Année scientifique et industrielle*, 1888-75).

Je note aussi une matière rouge, épaisse et visqueuse tombée à Ulm, en [1802] (*Annales de chimie et de physique*, 85-266).

Voici maintenant une donnée exceptionnelle pourtant vite balayée; et le phénomène resurgira au fil des pages, ouvrant la porte à une hypothèse si fantastique qu'elle mérite considération.

Timbs rapporte une correspondance entre les professeurs Campani et Matteucci. Le 28 décembre 1860, une pluie rougeâtre tombe à verse de 7 heures à 9 heures sur le nord-ouest de Sienne (*The Year-Book of Facts*, 1861-273).

Une autre pluie rouge tombe à 11 heures. Trois jours plus tard, nouvelle averse, et le lendemain idem.

Le plus extraordinaire, c'est que toutes ces précipitations n'ont touché «qu'un seul secteur de la ville, toujours le même».

Pour commander ce livre, visitez :
www.joeycornuediteur.com/boutique/index.php